House of Commons

L'OUEST CANADIEN.

Vol. 1. EDMONTON, JEUDI, 28 JUILLET, 1898. No. 26.

MGR LAFLECHE.

Mgr Laflèche, évêque de Trois Rivières, est décédé le 14 courant.

Voici quelques notes biographiques sur l'illustre défunt :

Mgr Louis François Richer Laflèche, né à Ste Anne de la Pérade, le 4 semptembre 1818, fut ordonné prêtre à Québec, le 7 janvier 1844.

Après avoir exercé le ministère en qualité de vicaire à Ste Grégoire, il partit le 14 avril 1844, pour les missions de la Rivière-Rouge et du Nord-Ouest.

Il y a demeura jusqu'au 4 juin 1856 époque à laquelle il s'embarqua pour revenir à Québec. Le 3 juillet 1856 il arrivait à Montréal. De retour de ses missions, il devint membre de la Corporation du Séminaire de Nicolet, dont il fut supérieur avec le titre de Vicaire Général du diocèse des Trois-Rivières,

Le 23 novembre 1866, le Pape Pie IX le nomma évêque et coadjuteur de l'évêque des Trois-Rivières "cum futura successione".

Il fut consacré sous ce titre dans la cathédrale de Trois-Rivières, le 25 février 1867.

Le 14 avril 1869, Mgr Cook, devenu infirme, le nomma administrateur du diocèse, et le 30 avril 1870 étant au Concile du Vatican, il devint évêque en titre des Trois-Rivières par le décès de Mgr Cooke.

Il prit possession du siège le 3 juin suivant qu'il occupa jusqu'à sa mort.

UN BEL ELOGE.

Nous traduisons du Herald, de Montréal, les quelques lignes fort élogieuses que voici, à l'adresse de feu Mgr Laflèche :

"Le défunt évêque des Trois Rivières, passait aux yeux de tout le pays pour un prélat dont la force de caractère et la volonté inflexible commandaient le respect, peu importe que l'on acceptât, oui ou non, ses idées religieuses ou politiques. Il appartenait à ce type d'hommes héroïques qui ont imprimé à l'histoire primitive de la Nouvelle-France son caractère distinctif. Jeune missionnaire, il avait exposé sa vie et sa santé en bravant les périls et les misères d'un pays inconnu, évangélisant les nations sauvages, et se contentant, pour toute récompense, des humiliations et des souffrances dont ont été abreuvés les Jogues, les Lallemand, les Brébeuf et tous ceux qui se sont créé une place immortelle dans les annales du pays et ont laissé sur les débuts de la colonie l'empreinte ineffaçable de leur héroïsme.

Dans l'accomplissement des multiples devoirs de sa charge épiscopale, Mgr Laflèche fit preuve de qualités administratives d'un ordre élevé : mais c'est surtout dans son immixtion à un ordre de choses étranger à ses devoirs d'ecclésiastique, qu'il a été donné assez souvent au pays d'apprécier toute la vigueur de sa puissante personnalité. Aux yeux de ceux qui étudient les origines historiques du Canada, ce qu'il y a de plus intéressant n'est pas précisement la cause ou le résultat des différends qui ont surgi entre les différents personnages de cette époque, mais, bien le fier et magistral caractère de ceux qui dominent les évènements et ont laissé sur notre histoire une empreinte ineffaçable. A ce point de vue, croyons-nous le public canadien, oubliant ce que par euphémisme, nous appelerons de zèle du partisan d'une grande cause, s'arrêtera avec plaisir à l'étude d'une nature si foncièrement humanitaire qu'elle ne saurait que s'imposer au respect de tous. Peut-être représentait-il, dans une mesure exagérée, un des types de cette race qui joue un rôle si important dans les destinées de ce pays et dont la population anglophone du Canada connait relativement si peu les aspirations fondamentales, les visées et le mouvement intellectuel.

A vrai dire, Mgr Laflèche n'était sans doute pas initié à l'esprit de la génération actuelle de sa race, dans la même mesure que le sont quelques autres de ses chefs naturels. Il n'y a là rien d'étonnant chez un homme de son âge, qui s'était formé à la vie et avait pris sa tournure d'esprit dans un milieu tout différent de celui de notre époque. A envisager la carrière de l'homme illustre qui vient de disparaitre comme type de la vigueur inhérente à la race française qui habite ce continent, il y a donc là tout un enseignement plein de promesses pour l'avenir de la confédération canadienne qui aura tout à gagner en prestige et en puissance par une saine appréciation de nos compatriotes d'origine française, appréciation fondée sur l'estime mutuelle et la communauté d'intérêts".

UN EPISODE DE 1837-38.

(Des Recherches Historiques.)

Le Père Lefebvre, fondateur du collège Saint Joseph de Memramcook qui ne parlait jamais de sa famille, se laissa pourtant aller à raconter à quelques-uns de ses écoliers en vacances l'épisode suivant, datant de sa plus tendre enfance. Il avait gardé pour son père un respect profond, mêlé d'une admiration où perçait une teinte d'orgueil filial.

"Comme la plupart des hommes forts, nous dirait il, mon père était doux ; mais il ne fallait pas réveiller, le lion, je veux dire, le coureur des bois, qui dort.

"Deux Anglais en goguette l'apprirent un jour à leurs dépens. Ils arrivaient en voiture de Montréal ou d'ailleurs. C'était pendant les guerres de Papineau. Les "patriotes" venaient d'être écrasés à Saint Eustache, et mon père, ce jour là, était de mauvaise humeur. Je crois qu'il n'avait jamais beaucoup aimé les Anglais. Ceux ci entrent sans frapper, et lui enjoignent d'un ton rogue d'aller donner à boire à leur cheval.

"—Le puits est là, leur dit le vieillard, qui était devenu pâle, vous pouvez aller vous servir vous mêmes.

"—En maugréant, le plus capable des deux s'avance vers le "banc des seaux, et en prend un dont il veut se servir pour abreuver son cheval.

"—Non pas celui là qui est pour le monde, fait observer mon père ; il y a un vaisseau à la bringuebale pour les animaux.

"Hell ! la bringuebale, murmura l'Anglais à son compagnon ; mon cheval est aussi propre qu'un d.. Canadien Français. Et il continua de se diriger vers la porte, avec le seau demi d'eau.

"Un bond, un éclair, le vieillard avait sauté sur le seau, qu'il arrachait des mains de l'insulteur, lui lançant le contenu en pleine figure.

"Le compagnon se précipita sur lui. C'était un homme tout petit. Dans tous les cas, mon père le saisit une main sur le chignon du cou, une autre plus bas, et v'lan ! à travers la croisée !

"L'autre, les yeux encore tout pleins d'eau, s'avance sur lui les deux poings en arrêt. Celui là tomba comme un plomb du coup de poing qu'il reçut. Sa tête porta la première sur le parquet.

"Mon père, craignant qu'il ne fût mort, le ramassa ; puis, après l'avoir ranimé avec l'eau restait dans l'autre seau, l'aida à sortir de la maison et l'escorta jusqu'à la voiture que le petit tenait toute prête, les dents lui claquant dans la bouche.

"—Bonjour, leur dit il. Si vous buvez chez vous dans les mêmes vaisseaux que vos chevaux, vous saurez, mes gars, que les Canadiens sont baptisés, et qu'ils boivent à part."

En nous racontant cela, le bon père Lefebvre riait, de son grand rire franc, où il mettait toute son âme.

Et nous qui, pour la plupart, avions assisté à des scènes bien autrement brutales, où les nôtres, hélas, n'avaient pas toujours eu le dessus, nous trouvions héroïque ce vieillard qui faisait ainsi respecter sa maison des Anglais. Dans notre enthousiasme, nous lui aurions élevé des statues.

PASCAL POIRIER.

UNE FAMILLE REMARQUABLE.

Il y a actuellemet à Longueuil, P. Q., une famille qui compte cinq générations dont l'ainée compte 91 ans et le plus jeune membre à peu près huit mois.

La doyenne, qui se nomme Désange Lamarche, est née en 1806 et épousait en 1826 M. Alexis Sabourin. Elle eut sept enfants, dont l'un, M. Toussaint Sabourin, est agé de 64 ans, Il épousait à l'âge de 19 ans, Domithilde Girard, qui eut 13 enfants, dont une fille Mathilde Sabourin, qui épousa Napoléon Laroque et pour fille ainée Rose-Anna Laroque. Celle-ci épousa M. Alexandre Thurber, fils, et est maintenant mère d'un petit garcon d'environ dix mois et nommé Alexandre Thurber.

Toussant Sabourin était grand-père à l'âge de 39 ans.

Mme Alexandre Thurber, fils, de la famille Laroque, conserve une photographie des cinq générations, dont pas un des membres ne semble vouloir mourir de si tôt, la grand' grand' grand-maman jouissant encore d'une excellente santé et de toutes ses facultés, pouvant raconter de fil en aiguille toute l'histoire de la rébellion de 1837-38.

Fait remarquable, Mme Sabourin, malgré son grand âge, aide encore aux soins du ménage, coud et enfile son aiguille sans aide de lunettes et n'est jamais malade.

Elle compte 148 enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

Avis Public.

Aux Electeurs du District de St. Albert.

Une assemblée générale des Electeurs aura lieu à St. Albert, samedi, le 30 courant, à 7 heures p.m., pour discuter les questions se rapportant au choix d'un candidat pour la prochaine élection locale.

Tous sont invités.

MALCOLM MCKINLAY,
A. ARCAND,
I. GAGNON.



AVIS.

Provisions pour le Traite Indien des Rivières Athabaska et la Paix.

Des soumissions cachetées, adressées aux soussigné, seront reçues jusqu'à midi le 15 Août 1898, pour la fourniture de Provisions à certains du district provisoire d'ATHABASCA.

Des détails tant qu'aux quantités, dates, et lieu de livraison seront fournies sur application au soussigné ou au bureau du Commissaire des Sauvages à Winnipeg.

J. D. McLEAN,
Secrétaire.

Département des affaires des Sauvages,
Ottawa, 13 Juillet, 1898.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par
"La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement: $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces: 5 lignes et moins, trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée.
"l'Ouest Canadien, Edmonton,"
Alberta, T. N. O.

FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 28 Juillet, 1898.

Nous remercions les journaux de la Province de Quebec et surtout "La Patrie et la Presse" de Montréal pour la reproduction de nos recents articles sur l'immigration et sur la part de nos natsionaux dans les argents votéé à cette fin: Seulement il ne faut pas s'arrêter en si bon chemin; il faut continuer la discussion sur cette question d'une importance vitale pour l'élément français de notre pays. Nous comptons sur l'appui de toute presse bas-canadiene pour obtenir du gouvernement une part plus importante des subsides votés pour encourager l'immigration, et nous espérons que nos espérances seront réaliseront.

Nous accusons réception du Bulletin No. 1 du Département d'Agriculture du gouvernement des Territoires du Nord-Ouest, traitant des Mauvaises Herbes et comment les détruire, et nous en remercions cordialement le département. C'est un pamphlet d'une trentaine de pages, contenant plusieurs gravures de ces plantes nuisibles et la date de leur floraison et de leur "montée à graine." Ce pamphlet est très instructif et ferait un bien incalculable à nos nationaux s'il était traduit en français et distribué gratuitement à ceux qui en ferraient la demande. Allons, Messieurs de Régina, un bon mouvement.

A voir les braves et hardis colons, les bonnes mères canadiennes qui nous sont arrivés lundi dernier, combien n'est-on pas porté a regretter que nos gouvernants n'encouragent pas plus l'immigration et le repatriement de nos frères émigrés aux Etats-Unis. Nos bonnes canadiennes doivent valoir les écossaises et les Anglaises de M. Sifton.

L'Abbé Morin, missionnaire colonisateur, fait oeuvre de patriote et travail de géant dans l'Ouest: c'est lui qui est le créateur de la puissante et prospère colonie canadienne-française de l'Alberta.

Il a amené là-bas, dans les belles et fertiles régions, des compatriotes qui végétaient aux Etats-Unis et il les a établis sur de superbes domaines, où ils coulent maintenant leur vie en paix, dans un travail sain, dans l'aisance et le bien-être.

La colonie canadienne-française de l'Alberta est arrivée à des résultats vraiment étonnants.

Toutefois, l'abbé Morin regrette de n'avoir pas plus de moyens à sa disposition car il doublerait son oeuvre, et enrolerait beaucoup plus de colons. —(La Patrie 15 juillet 1898)

NOUVEAUX ARRIVES.

M. l'Abbe Morin.

La Cie. Du C. P. R.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs l'arrivée de notre vaillant colonisateur, l'Abbé Morin, avec un contingent considérable de colons et délégués, qui représentent un certain nombre de familles. Le parti se compose de 47 personnes, hommes, femmes et enfants. Le voyage a été très agréable et tout a bien marché. La compagnie du C. P. R. avait mis à la disposition de M. Morin et de ses voyageurs un magnifique char touriste, dans lequel ils ont fait tout le voyage sans avoir l'inconvénient de changer de char. M. l'Abbé Morin nous a dit qu'il se plaisait à reconnaitre les bons offices et la courtoisie des employés de la compagnie, qui ont fait tout leur possible pour procurer aux voyageurs tout le confort désirable. C'est avec plaisir que nous enrégistrons ces bienveillantes remarques de M. l'abbé Morin, qui nous a paru beaucoup plus satisfait sous ce rapport qu'à son dernier voyage au mois de Mars dernier. Voici les noms des nouveaux arrivants. Pierre Guay, sa femme, 6 enfants, Moïse Dalton, sa femme, 4 enfants, de Fichburg Mass, J. Dumas, femme et un enfant, Louis Langlois et un enfant, Henri Dupuis, sa femme et 5 enfants, Napoléon Longtin, Mde Duchesneau, son fils, Mde St Germain et deux enfants, Antonio Grenier et sa femme, de Montréal, Delle Rosanna Hebert, Henri Lapièrre père de M. Z. Lapierre de St Albert, Albert Cardin de Yamaska, Désiré Rivet de Holyoke, Jos Trudel de Laprairie, Henri Leriche Berlin Falls N. H. Damase Dupuis. M. le Docteur Philippe Roy, et M. Wilfrid Gariepy, sont aussi venus dans l'excursion de M. l'abbé Morin. Nous félicitons ce dernier de son succès et à tous nous souhaitons la plus sincère et la plus cordiale bienvenue dans ce district de l'Alberta, cette véritable terre promisé du colon sérieux, hardi, travailleur, sobre, et industrieux.

La Société St Jean Baptiste de cette ville a recu de l'Honorable Juge L. O. Loranger président Général de la Société St. Jean Baptiste de Montréal la lettre suivante, en réponse au télégramme envoyé le 24 Juin dernier.

MONTRÉAL, 13 Juillet, 1898.

CHER MONSIEUR,

Je suis au regret du malentendu qui est survenu à propos du télégramme qui vous avez bien voulu m'adresser le matin du 24 juin. Monsieur Royal m'a remis la dépêche au moment même où nous quittions le Monument National pour prendre place dans les rang de la procession, et comme je n'avais pas le temps de répondre moi-même, j'ai prié le secrétaire de le faire à ma place. Ce monsieur aura, sans doute, dans le trouble du moment, oublié de le faire.

Je vous prie d'agréer et de faire agréer, par votre Société, mes excuses et accepter les vœux que je forme pour le succès de votre association. L'élément français des Territoires a besoin de se grouper et d'unir ses forces pour résister au courant d'émigrants qui l'envahit de toutes parts; et à ce point de vue, la fondation de votre société s'imposait d'urgence. Son rôle est important dans le moment et le sera d'avantage à l'avenir. Vous poursuivez une œuvre vraiment patriotique, et veuillez croire que si l'occasion s'en présente, la Société Nationale de Montréal, sera heureux de se joindre à vous pour en assurer le succès. A tout événement, veuillez bien ne pas oublier que le Monument National est le foyer de la famille canadienne, et que les sociétés sœurs, non-seulement du Canada, mais de tous les Etats-Unis, y ont toujours leur place assurée,

Veuillez, Monsieur, agréer l'expression de mes sentiments de considération.

L. O. LORANGER.

Monsieur Fréd. Villeneuve,
1er Vice-Prés. St. Jean-Baptiste d'Edmonton.

La lettre sera lue à la prochaine réunion de la Société.

CORRESPONDANCE.

ST. ALBERT, 23 Juillet, 1898.

L'examen des élèves du l'école Bellerose a eu lieu lundi dernier et a été un vrai succès. Un bon nombre des parents s'étaient fait un devoir d'y assister. L'examen a été conduit par MM. P. McFarlane et A. Arcand, tous deux commissaires. Notre institutrice, Dlle V. Lepage, a droit à toute notre reconnaissance pour le dévouement qu'elle a donné à ses élèves, et son habileté à diriger son école comme institutrice n'est plus à faire. Elle est maintenant dans ses vacances à prendre un repos bien mérité.

Dans St. Albert, on commence à s'occuper des candidatures, qui surgissent comme des petits bonhommes qui sortent des boites à surprises.

Le Dr. Tierney déclare à qui veut l'entendre qu'il sera candidat, coûte que coûte. Sans rime ni bons sens il veut se pousser. Quels sont ses principes? où est sa plateforme, son programme? Je serais en peine de répondre à ces questions.

M. G. W. Gairdner a aussi l'intention de venir de l'avant.

Dans Morinville, M. A. A. Ringuette aimerait aussi à se présenter; c'est un de nos bons amis, que je supporterais si je croyais qu'il pourrait être élu; d'autres attendent les évènements,

Samedi il y aura foule à l'assemblée.

Plusieurs personnes de St. Albert étaient à Morinville dimanche dernier; j'y étais moi-même. Le temps magnifique et une foule nombreuse. L'on se sent chez soi au milieu de ce groupe de canadiens-français. Vous faire l'éloge des habitants de Morinville serait prendre trop d'espace dans votre journal; d'ailleurs vous connaissez tous leur affabilité, politesse et courtoisie. A la messe, rien de plus impressionnant; un groupe d'enfants était rangé près de la balustrade pour y recevoir leur Dieu pour la seconde fois. Leur tenue modeste et leur piété, empreint sur leur douce petite figure, suffisaient pour remuer les cœurs des plus endurcis. Ajouter à cela l'élocution du Rev. M. Ethier, qui a été des plus touchant. Le chœur a aussi chanté de magnifiques cantiques à l'Offertoire, par M. Brissette; à la communion M. Boissonneault nous a chanté, de sa belle voix, le beau cantique de "Goutez âmes ferventes," que j'ai entendu bien des fois dans l'église de ma paroisse natale, que j'ai laissée voilà vingt-deux ans, et que le beau cantique de M. Boissonnault m'a fait aller revoir en esprit pendants quelques instants.

Un bon nombre de nos amis d'Edmonton sont venus nous rendre visite dimanche après-midi.

ARKANSA'

LE ST. NICHOLAS.

SOMMAIRE DU No. 32—7 Juillet 1898.

"La visite à Tante Véronique" (E. Dupuis)—"Jean Tapin" (Cap. Danrit)—"La famille Cadet-Rousselle (O. LeRoy)—"L'enfant prodigue (Louis Morin)—Boite aux lettres. Tirelire aux devinettes.

I lustrations par Breu d'Amour, Paul de Sémany, J. Geoffroy, Gé, Louis Morin, etc.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie. Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, et chez tous les Libraires. Abonnement: six mois 10 frs; un an 18 fras.

LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL.

A l'œuvre on connait l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maitre se trouvè-[rent :
Des frelons le reclamèrent ;
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il était malaisé de décider la chose ;
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi, dans les [frelons
Ces enseignes étaient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmillière.
Le point n'en put être éclairci.
"De grâce, à quoi bon tout ceci?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que l'affaire est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours?
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties."
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passait leur savoir ;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de [code :
Il ne faudrait point tant de frais ;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge ;
On nous mine par des longueurs :
On fait tant, à la fin, que l'huitre est pour le [juge,
Les écailles pour les plaideurs.

LAFONTAINE.

NOTES LOCALES.

Le foin nouveau a fait son apparition dans la ville. Il se vend de $8 à $10 la tonne.

M. Wilfrid Gariepy, fils de notre ami M. J. H. Gariepy, est arrivé Lundi soir de Montréal.

M. Jas. Haly est arrivé hier du Portage la Loche, à 200 milles au nord de l'Ile à la Crosse.

M. J. T. Blowey se fait en ce moconstruire un entrepot pour ses meubles, en arrière de son magasin.

Mde Charles Rodberg de Wetaskiwin est arrivée lundi soir, en promenade chez son père, M. Georges Roy, registrateur.

On mentionne le nom de M. C. Gallagher comme devant faire la lutte en opposition à M. McCaulay aux élections locales prochaines.

Le testament de feu M. C. DeCazes a été lu vendredi dernier à la demeure du défunt. M. Stanislas Larue est exécuteur testamentaire.

Le Rev. P, Leduc, est revenu en cette ville lundi soir d'un voyage dans le sud du district, aux missions des Blood et de Macleod.

Les murs du nouveau magasin de M. J. H. Gariepy s'élèvent rapidement et la nouvelle construction sera un embellissement pour la ville.

Le Camelot Edwards plus connu sous le pseudonyme de "Klondyke" a été arrêté la semaine dernière pour vol ; il à été condamné à 30 jours de prison.

M. Ed. Brosseau, de St Albert, qui s'était rendu à Winnipeg pour visiter l'exposition, à continué son voyage à Montréal. Il sera absent 5 à 6 semaines.

On nous annonce la visite de Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, pour l'automne prochain. Sir Wilfrid se rendra aussi à la cote du Pacifique.

Le club dramatique de cette ville va mettre à l'étude quelques pièces pour l'automne prochain. Nous encourageons fortement les membres dans leur entreprise.

La rivière à considérablement baissé depuis quelques jours et les craintes puériles qu'entretenaient certains connaisseurs a l'égard des piliers du pont se dissipent peu-à-peu.

M. P. Trudel, représentant de la maison L. Chaput Fils & Cie, Epiciers en Gros, de Montréal est arrivé en cette ville vendredi dernier. Il a repris le train du Sud, mardi matin.

M. Robert McKernan, annonce sa candidature dans le district d'Edmonton en opposition à M. McCaulay et il publie son programme sur le "Bulletin" de Lundi dernier. Nous y reviendrons.

M. le docteur Philippe Roy, de Montréal, est de passage parmi nous. Il vient visiter notre pays et il se pourrait bien que notre district compte un colon de plus. Nous lui souhaitons cordiale bienvenue.

M. Paradis, de cette ville part cette semaine pour aller demeurer à St Albert. M. Paradis loue un appartement à F. Villenéuve, avocat, qui doit aller passer tous les samedi à St Albert, pour exercer sa profession.

Une lettre en date du cinq Juillet courant et venant de Londres, nous apprend que M. Neville White de l'Hotel Queens est parti pour Berlin, Allemagne, où il va rejoindre sa mère Lady White. M. White est enchanté de son voyage et annonce son retour pour la mi-septembre prochain.

L'Hon. J. H. Ross, du département des Travaux Publics de Regina, est de retour de son voyage au Petit Lac des Esclaves ; il a fait l'inspection du chemin tracé par l'arpenteur Chalmers et l'a trouvé dans un état satisfaisant. Son voyage a duré deux semaines. Il est reparti pour Regina mardi matin.

M. J. E. Beauchemin a terminé la construction du chaland destiné à recevoir les machines du dragueur et du concentrateur de la Cie Drolet. Il construira aussi un bateau à vapeur à fond plat pour le service de la Compagnie. Notre ami est en excellente santé et a pleine confiance dans l'entreprise de la Compagnie.

Un bon nombre de nos compatriotes des environs se sont rendus aux chars lundi soir pour rencontrer M. l'Abbé Morin. On a remarqué entr'autres MM J E Laurencelle, L J Cartier, J H Gariepy, C Dubuc, L et N Boissonneau, A Palin, F Villeneuve, O Dérome, A Charbonneau, J A Royal, Geo Roy, A Chenier, D Tellier, A A Ringuette, T Gibeau, A C Hébert, M Couture, M Juneau, D. Morin et une foule d'autres dont les noms nous échappent.

M. Louis Couture est arrivé de Dawson City lundi dernier, via Seattle. M. Couture a bien voulu nous donner quelques instants d'entrevue et nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs quelques-unes des impressions de voyage de notre concitoyen. Parti d'Edmonton le 20 juillet 1897, et de retour le 25 juillet '98, M. Couture a donc été un an absent. Le 29 septembre il arrivait à Dawson et se mit à l'emploi de Tom O'Brien. Ses compagnons passèrent l'hiver à "prospecter" et à prendre des claims. M. Couture nous dit que la température est très froide, mais pas plus dure à supporter qu'ici. Le thermomètre a baissé jusqu'a 70 degrés au-dessous de zéro ; mais dans les plus grands froids, M. Couture a vécu sous la tente et n'a pas eu trop à souffrir. M. Couture a pris plusieurs claims qui promettent de devenir fructueux. Il y a dans le Yukon plusieurs canadiens qui, pour la plupart, ont très-bien réussi. Les provisions furent très cher tout l'hiver. La Banque de Commerce fait des affaires d'or. Les canadiens d'Edmonton qui sont rendus là, font très-bien. M. Couture ne conseille à personne d'aller au Yukon, s'il a une position établie. La vie est très dure, il faut du courage et de l'énergie, là plutôt qu'ailleurs. M. Couture repartira, avec ses deux fils, Louis et Alfred, et un petit stock de marchandises ; il croit qu'il arrivera au commencement de septembre. Nous leur souhaitons un heureux voyage.

STONY PLAIN.

L'Eglise de notre localité est en bonne voie de progrès. On est à lever les murs et nos gens espèrent qu'elle sera prête pour le culte divin vers le commencement de l'automne.

Les récoltes sont pour le moins égales à celles de l'an dernier et à moins d'accident peu probable, les cultivateurs recevront encore cette année la récompense due à leurs durs labeurs.

MORINVILLE.

M, Télesphore Meunier, à cassé 100 acres de terre, ce qui, joint aux 150 acres de terre qu'il a déjà en culture, fait le beau total de 250. Nos félicitations.

M. Elwige Chevigny, a découvert sur sa terre une couche de charbon de 18 pieds d'épaisseur. C'est en creusent un puits que à une profondeur de 18 pieds, M. Chevigny a fait cette belle trouvaille.

Nos colons canadiens commencent à s'apercevoir de l'intérêt qu'ils doivent avoir à acheter les quarts de sections qui appartiennent au C. P. R. et toutes les semaines, il s'en vend quelques quarts de sections appartenant à la puissante Compagnie.

M. R. Detonnancourt, à monté de la ville une charge de bardeaux pour son établissement de Morinville.

Madame Duchesneau et son fils sont arrivés avec l'Abbé Morin rejoindre leur mari et pére, déjà établi parmi nous.

FORT SASKATCHEWAN.

M. Léon Moret a acheté, ces jours derniers, 40 chevaux, la propriété de M. Craig de Battleford.

MM. Jos. et Alcibiade Lamoureux ont acheté de la Cie Massey-Harris un moulin à battre et séparateur "Peerless." Nos félicitations.

On annonce le prochain mariage d'un jeune cultivateur et d'une charmante veuve de l'endroit, pour le commencement du mois prochain.

Les récoltes du blé, de l'avoine, de l'orge, etc., ont magnifique apparence. De fait, une comparaison des dernières années est en faveur de l'année 1898. Bravo, Alberta!

Ne pas oublier dimanche prochain, le 31 courant, la célébration de la Ste Anne. Les dames de la congrégation serviront un lunch, et on tirera à la râfle le magnifique couvre-pieds offert par les dames de la paroisse, au profit de l'église.

Le "Minnow" est parti lundi dernier pour Battleford avec une cargaison de farine. La famille de M. J. B. Mercer et de notre ami, M. J. E. Béliveau, le sympathique propriétaire du Queen's, nous arriveront à Edmonton par ce bateau. Nous leur souhaitons d'avance la bienvenue.

AU PETIT LAC DES ESCLAVES.

Notes de voyage.

M. J. H. Picard, de l'importante maison de commerce Larue & Picard, est revenu lundi d'un voyage de deux mois au Petit Lac des Esclaves, où se trouve l'établissement de sa maison qui est sous la direction de M. Beauchamp ci-devant de cette ville.

Parti le 27 Mai d'Edmonton M. Picard arriva à Athabasca Landing où il trouva ses barges qui l'attendaient ; le départ eut lieu le 31 pour remonter le cours de la rivière Athabasca jusqu'à l'embouchure de la petite Rivière des Esclaves ou le parti arriva le 3 Juin dernier après midi. On monta ensuite la rivière jusqu'au Lac où on arriva le 6 juin. La traverse du Lac commença le 7 juin et on arriva à destination le 8 grâces aux vents favorables.

M. M. Verlay, du parti de mineurs Waite et un Français qui se rendait à la mission du Lac des Esclaves faisait partie du voyage. L'embarcation était dirigé par neuf hommes, employés de M. Picard. Le voyage a été très heureux et M. Picard est enchanté de son voyage. Il y eut une très forte gelée le 14 juin et les légumes, patates, même le foin souffrirent beaucoup. Et la pluie n'est tombée que vers le 20. M. Picard allait faire l'inspection de la succursale de sa maison et il a été très satisfait de résultats de l'année. Le 18 il a commencé à construire les approches de la nouvelle traverse et à preparer le bois pour le nouveau magasin et hangar qu'ils ont fait construire et qu'ils occupent maintenant.

La mission St. Bernard est à faire construire un moulin à scie, un moulin à farine, etc., qui seront en opération prochainement.

M. Picard a rencontré l'Hon. J. H. Ross et M. McCaulay, député, en tournée d'inspection du chemin ouvert par M. Chalmers, qu'ils ont trouvé dans un état très-satisfaisant, faisant le trajet en six jours. Ces messieurs sont revenus par la rivière, dans l'embarcation de M. Picard.

M. Picard nous dit que la population est presqu'entièrement composée de métis français et canadiens, qui paraissent disposés à traiter avec le gouvernement fédéral, mais en insistant sur leurs droits à des scrips.

M. Ross a paru favorablement impressionné de son voyage et des immenses possibilités de tout le pays au Nord d'Edmonton.

EGLISE ST. JOACHIM. Office Religieux du Dimanche.
1ère messe à 8h a.m.
Messe chantée, à 10½h a.m. Vêpres Instructions et Bénédiction du Saint Sacrement, à 7½h p.m.
L'Instruction se fait alternativement en français et en anglais.
Eglise St. Antoine de Padoue, Edmonton-Sud.
Messe chantée à 10½h, a.m., tous les premiers dimanches du mois.

LE NORD-OUEST CANADIEN.

TARIF DE PASSAGE DE COLONS ALLANT A L'OUEST.

De Montréal aux endroits suivants

Winnipeg	$ 22 00
Portage la Prairie	23 25
Brandon	24 40
Oak Lake	25 10
Regina	28 90
Medecine Hat	35 00
Calgary	39 45
Prince Albert	33 85
Edmonton	43 30
Emerson	23 70
Fannystelle	23 10
Morris	23 20
Niverville	22 90
Qu'Appelle	26 25
Treherne	23 95
Deloraine	26 40

TARIF D EFFETS DE COLONS.

De Montréal aux endroits suivants pour un char :

Winnipeg	70 00
Portage la Prairie	74 00
Brandon	78 00
Oak Lake	80 00
Regina	90 00
Medecine Hat	104 00
Calgary	114 00
Prince Albert	102 00
Edmonton	123 00
Emerson	75 00
Morris	74 00
Qu'Appelle	88 00
Deloraine	82 00

NOTE.—Au tariff des endroits cidessus nentionnés, pour la section de Québec à St. Vincent de Paul, pour un char de fret, il faut ajouter dix piastres.

BONNE ANNEE MACABRE

—Vous êtes bien heureux, vous autres—la jeunesse d'aujourd'hui—fit le vieux médecin. On peut dire que les ortolans vous tombent tous rôtis dans le bec. C'est un plaisir que d'étudier la profession par le temps qui court. Vous aves des chaires, des professeurs spécialistes, des auteurs à foison, des instruments perfectionnés, des salles de dissection parfaitement aménagées et amplement pourvues de sujets. On fait sa médecine en se jouant maintenant. Quelle différence avec mon temps, grands dieux! quand on était obligé de s'exposer à des coups de fusil pour avoir un cadavre, qu'il fallait disséquer dans un grenier ou dans une cave, sans autre conseiller que son livre ouvert devant soi, sans autre guide qu'un patron affairé qui venait vous regarder faire durant un quart d'heure toutes les semaines! Ah! oui, mes garnements, vous êtes bien heureux. On vous sert les aliments non-seulement tout apprêtés, mais encore tout mastiqués. Pour être médecin, de nos jours, on n'a plus, Dieu me pardonne! qu'à se laisser faire!

Je m'étais égaré ce soir-là—en 1862, je crois—parmi quelques étudiants en médecine qui se payaient le petit verre de "citron," en l'honneur d'un vieux docteur de St. Gervais, qu'une forte bourrasque neigeuse—une de ces tempêtes d'hiver comme on n'en voit qu'à Québec—avait forcé de retarder d'un jour ou deux son retour aux pénates.

C'était un causeur tout-à-fait charmant; et, s'il ne parvenait pas à nous convaincre que les études se faisaient maintenant toutes seules, il réussissait au moins à nous intéresser vivement.

—Vous avez donc, vous aussi, exhumé des cadavres pour dissection? demanda quelqu'un.

Dame, répondit le vieillard, il le fallait bien.

—Violer les tombes, quelle horrible chose!

—A qui le dites-vous! Aussi je vous prie de croire que ce n'était pas pour nous une partie de plaisir. Nous aurions mieux aimé être à la noce. Mais devant la nécessité, voyez-vous...

—C'est égal, entrer dans un cimetière subrepticement, la nuit, ouvrir une fosse, briser un cercueil, toucher, déshabiller, porter ce cadavre glacé... brrr!...

—Sans compter qu'il y avait aussi des dangers matériels considérables à braver, ajouta l'un de nous.

—Eh oui, les chiens féroces, les balles de plomb, les procès, la prison.

—Avez-vous jamais eu d'alertes sérieuses?

—Certes, oui!...Une fois surtout. Justement la veille du 1er janvier 1817. Cette nuit-là, je ne l'oublierai jamais de ma vie! Non-seulement je me suis cru à ma dernière heure, mais j'ai été témoin de la chose la plus épouvantable qu'un œil humain puisse jamais envisager.

—De grâce, docteur, nous écriâmes-nous, si vous voulez nous faire plaisir, racontez-nous cette aventure.

—Bien volontiers, messieurs, fit le vieux docteur. Passez-moi le pot à tabac, s'il vous plait.

Ce pot à tabac, soit dit en passant, n'était ni plus ni moins qu'une tete de mort grimaçante, dont la bouche édentée laissait émerger un brûle-gueule culotté dans toutes les règles de l'art.

—Attendez! fit le propriétaire du petit salon où nous étions un peu cordés comme des sardines, un nouveau verre de citron pour vous éclaircir le verbe, docteur.

—On ne refuse pas ces bonnes choses-là, répondit le vieillard.

Et, après avoir consciencieusement vidé son verre, et bourré sa pipe à même le crâne, en disant: "Une bonne binette, ça me connait!" il fit flamber une allumette, lança quelques bouffées et commença son récit en ces termes:

—Vous êtes tous trop jeunes sans doute pour avoir connu le docteur Martineau du Château-Richer. Mais vous en avez peut-être entendu parler; le pauvre diable s'est noyé dans le Montmorency en 1842. Une affaire tragique.

"Lui et moi, nous étions camarades d'études et grands amis.

"Un matin—c'était la veille du jour de l'An—Martineau arrive chez moi et me dit:

"—J'ai quelque chose à te proposer.

"—Explique-toi, lui répondis-je.

"—Voici: Je viens de recevoir une lettre de chez nous, qui m'apprend que notre fermier—un nommé Coulombe—a été enterré hier au Château-Richer. Et, pensant que cela peut m'intéresser professionnellement, mon père me donne de curieux détails touchant la maladie du défunt. Le pauvre diable est mort en se prétendant rongé à l'intérieur par un crapaud. Le médecin a eu beau lui parler de tumeur, de cancer, que sais-je; rien n'a pu le convaincre, il a cru à son crapaud jusqu'au derniers moments.

"—Eh bien, qu'est-ce que ça me fait tout ça!

"—Tu ne me comprends pas!

"—Puisque l'homme est mort...

"—Eh bien, c'est justement parce-qu'il est mort.

"—Qu'est-ce que tu me chantes donc là?

"—Je te chante un refrain bien connu en médecine, ce me semble. J'ai toujours compris que pour disséquer un homme, une des conditions préalables était qu'il fut mort.

"—Ah! c'est là que tu veux en venir?

"—Avec ta permission. Nous sommes au 31 décembre; si tu le veux, le 1er janvier, à une heure du matin, Coulombe peut-être rendu dans ton grenier.

"—Mais ne dois-tu pas aller voir tes parents demain au Château-Richer?

"—Un moyen de plus, pour détourner les soupçons.

"Nous n'avions pas eu de sujet de dissection depuis longtemps.

"On m'offrait un individu mort d'une maladie plus ou moins mystérieuse.

"La proposition était tentante.

"La veille du jours de l'An, qui pourrait se méfier de quelque chose?

"Ce soir-là, à la campagne, chacun dort du mieux qu'il peut sur ses deux oreilles pour pouvoir se lever plus tôt le lendemain.

"Quand les visites de famille commencent à quatre heures du matin, la précaution est bonne.

Enfin, après quelques discussion pour la forme, notre plan fut bientôt mûri, et l'expédition fixée pour le soir même.

Nous louâmes un bon petit cheval canadien attelé à un léger berlot de campagne; et, à sept heures du soir, bien munis de tout ce qu'il fallait pour le voyage, nous trottions sur le chemin de Beauport, en route pour le cimetière du Château-Richer.

Il n'y avait pas de lune, mais le firmament était suffisamment clair pour que le trajet ne fût en aucune façon désagréable.

L'air était froid, mais pas trop vif; en somme, une belle nuit d'hiver.

Ai-je besoin de vous dire que dans le nombre des objets nécessaires à l'expédition, nous comptions au premier rang deux bons flacons de jamaïque bien enveloppés et couchés soigneusement au fond du coffre de la carriole?

C'est ce que nous appelions du courage en bouteille.

Et, pour ma part, je vous l'avoue franchement, messieurs, bien qu'un tant soit peu esprit fort, je regardais cette petite provision de courage spécial—dans des parties de genre—comme étant tout aussi indispensable que la pioche et la pelle.

C'est bête, si vous voulez, mais c'est comme ça!

Il en résultait, assez généralement, mes jeunes amis, que si nous faisions la besogne avec une certaine hardiesse, ce n'est pas ce hardiesse-là qui nous aurait aidé à passer nos examens.

Le soir dont je vous parle, surtout, il y avait du vent dans les voiles! et quand Martineau eut franchi le mûr du cimetière du Château-Richer, il prétendit n'avoir jamais eu l'idée que le cimetière de sa paroisse pût contenir autant de croix;—ce qui me fit supposer qu'il les voyait peut-être doubles.

Je ne parle pas de moi: on n'est jamais bon juge dans sa propre cause.

Néanmoins, pour être franc, je vous avouerais volontiers que, s'il me fallait raconter dans tous les détails comment nous nous orientâmes, comment nous nous y primes pour ouvrir la fosse et sortir le mort de son cercueil, j'y parviendrais moins par un effort de mémoire que par un appel à mon imagination.

Quoi qu'il en soit, la besogne marcha suffisamment bien tout de même, à ce qu'il parait, puisque nous procédâmes tous deux d'assez bonne humeur, malgré les difficultés.

Je me souviens même d'une plaisanterie de mon camarade, au moment où, avec des efforts à n'en plus finir, nous parvenions, à l'aide de nos cordes et à force de poignets, à hisser notre prise sur le chaperon du mur d'enceinte.

—Le pauvre diable ne se trompait pas, dit il, en faisant allusion à la maladie que s'attribuait le défunt, il a certainement le crapaud dans le corps!

La plaisanterie n'était pas du goût le plus recherché, mais quand on est forcé de dépouiller les cimetières, il faut bien rire un peu, n'est-ce pas?

Malheureusement nous ne devions pas rire jusqu'à la fin du voyage.

Mais n'anticipons point.

Bref, avec de la persevérance, et le courage que nous puisions à petits coups à même le goulot de nos flocons, nous réussimes à nous installer en voiture avec notre cadavre; et bientôt après nous cheminions au grand trot vers Beauport.

Pour mieux dissimuler la nature de notre compagnon de route, nous avions soigneusement ceinturé celui-ci dans un bon par-dessus en peau de buffle—ce qui s'appelait alors "un capot de peau de carriole"; nous lui avions enfoncé un casque sur les yeux; puis nous l'avions solidement fixé au siége d'avant, dans l'attitude d'un voyageur un peu transi, mais aussi vivant que vous et moi.

Il fallait absolument être prévenu pour s'apercevoir que nous étions là en compagnie d'un citoyen de l'autre monde.

Et nous filions bon train.

Mais tout ce travail nous avait mis en nage, et nous grelottions un peu, bien que la température se fût considérablement adoucie.

—Il faut entrer à l'auberge du Sault, dis-je à mon camarade, le temps de nous faire accommoder une ponce, car ces refroidissements sont dangereux.

—Tu as raison, me répondit Martineau, mais où diable le sujet durant ce temps-là?

—Parbleu, nous le laisserons dans la voiture, sous la remise. Qui s'imaginerait que c'est un mort!

—Au fait, nous ne serons qu'un instant.

—Parbleu!

Il pouvait être quelques minutes après onze heures, lorsque nous entrâmes à l'auberge, avec des allures un peu tapageuses, ainsi qu'il convient à tout étudiant de vingt ans en escapade ou en goguette.

A notre entrée, nous remarquâmes je ne sais quel furtif remue-ménage; nous crûmes même entendre quelques "chut! chut!" discrets, accompagnés de pas précipités qui semblèrent s'éloigner par une porte du fond.

Ces détails n'attirèrent que très peu notre attention sur le moment; ce ne fut que plus tard, en nous rappelant les circonstances de la soirée, que nous en comprimes l'importance.

Nous nous fimes servir, mon camarade et moi, chacun un bon grog bien chaud; et comme nous n'avions pas plus de raison que d'envie de nous attarder, nous remontâmes en voiture; et fouette cocher du côté de Québec, avec toujours notre individu raide comme une barre, droit devant nous, attaché sur son siège.

A l'époque dont je vous parle, la cathédrale de Québec possédait une horloge qui sonnait les heures, et dont on voyait encore récemment la cadran sans aiguilles, aux facettes du clocher.

Je vous l'ai dit, le froid s'était adouci, et l'atmosphère, imprégné d'humidité, était devenu étrangement sonore.

Les mille bruits du lointain nous arrivaient avec une netteté extraordinaire.

Le temps était "écho," comme on dit dans nos campagnes.

De plus, il nous venait par moments de l'ouest comme une légère brise de printemps.

Nous ne fûmes donc pas surpris, en arrivant sur les hauteurs de Beauport d'entendre la cloche de la cathédrale de Québec sonner lentement douze coups, qui se répercutèrent sur les bois, les coteaux et les maisons de la côte, avec de petits tremblements très doux et très mystérieux.

Minuit! m'écriai-je; Martineau, souhaitons-nous la bonne année!

Souhaitons-nous la bonne année! répondit en se levant Martineau, chez qui la ponce avait le privilège de provoquer des épanchements enthousiastes.

Et, debout tous les deux, le cœur fou de jeunesse effervescente, et la tête un peu perdue dans les vapeurs de l'alcool, emportés vers la ville au trot fringant de notre vaillant petit cheval qui faisait sonner joyeusement ses grelots, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

—Bonne année, mon vieux!

—Je te la souhaite, fiston!

—Bonne et heureuse, mon cousin!

("Mon cousin et ma cousine" constituaient les appellations les plus affectueuses du temps.)

—Bonne année!

—Bonne année!

—Bonne année!

Et nous nous tapions dans le dos à cœur joie, le givre de nos favoris—car on ne portait pas de moustache à cette époque—se mêlant à celui que la buée avait brodé sur nos fourrures.

Enfin l'effusion passée, nous nous dégageâmes l'un de l'autre, et nous nous retournâmes...

Non, je sais pas si je dois continuer.

Vous aller rire, messieurs.

Et pourtant, après quarante-cinq ans bien comptés, rien qu'au souvenir de ce que j'aperçus alors en me retournant, je me sens encore dresser les cheveux et figer le sang dans les veines.

Mon compagnon s'était affaissé dans mes bras avec un cri d'inénarrable épouvante.

Et j'étais là, stupéfié, horrifié, pétrifié, fou de terreur, devant le plus impossible ces cauchemars.

Notre sujet de dissection, le cadavre que nous avions retiré raide et à moitié du fond du cimetière, l'homme inhumé depuis deux jours, et avec qui nous voyagions depuis trois heures, debout lui aussi, retourné sur son siège, ricanant je ne ne sais plus quels souhaits de bonne année, tendait ses deux bras tendus vers nous, comme pour se mêler à notre embrassement.

J'eus la force de me laisser tomber sur la route en entrainant mon camarade Martineau, qui, sans être précisément évanoui, n'en valait guère mieux.

Pas besoin de nous demander si nous étions dégisés.

—Kek! kek! kek!...

Quelques claquements de langue.

Deux ou trois bons coups de fouet.

Voilà tout ce que nous entendîmes.

Notre voiture fila seule vers Québec, conduite par le cadavre vivant; et nous dûmes poursuivre notre route à pied, plus morts que vifs, harassés de fatigue, et croyant voir surgir des fantômes à chaque détour du chemin.

Notre cheval se retrouva, le matin, encore tout attelé, sa peau de buffle sur le corps, dans la cour de celui qui nous l'avait loué.

Nulle trace du cadavre!

Voilà, messieurs, fit le vieux docteur en concluant, les aventures auxquels on étoit exposé, de notre temps, quand on voulait étudier la médecine.

Mais finissez votre histoire! m'écriai-je: expliquez-nous...

Le fait est, messieurs, reprit le vieux médecin, que je n'eus jamais aucune explication catégorique de ce qui nous était arrivé.

Nous devions nécessairement avoir été les victimes de confrères étudiants, qui ayant eu vent de notre expédition, avaient décidé de nous enlever notre capture.

Pendant notre séjour dans l'auberge du Sault—et c'est ce qui expliquerait les chuchotements mystérieux que nous avions entendus en y entrant—ils avaient dû s'emparer de notre sujet, et installer un d'eux à la place du cadavre.

Voilà!

Si vous avez une meilleure explication à me fournir, je suis prêt à l'accepter.

En tous cas, je n'oublierai jamais de ma vie le premier de l'An 1817.

LOUIS FRÉCHETTE.